LE DIMANCHE AUTREMENT
FEUILLE DE LIAISON COMMUNAUTAIRE

***feuille dominicale* des communautés catholiques** *de Ste Bernadette (Beaumont), St Augustin, St Julien, St Barnabé, Ste Anne des Caillols, Ste Louise de Marillac (Bois-Luzy).*

«Pais mes brebis.»

17 mai** 20 - Numéro : **09

- Evangile selon St Jean 14,15-21

Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements.

Bonjour à tous,

Comme dimanche dernier, nous sommes dans les chapitres de l'évangile selon St Jean intitulés « livre de l'heure » ou « livre de la gloire ». En effet, dans cette unité littéraire, Jésus prend longuement le temps de préparer ses amis à ce qui va se produire : le scandale de la Croix. L'heure de sa passion est arrivée, elle précédera sa résurrection et sa glorification. Tous seront bouleversés par ces évènements et Jésus prépare les siens à cette grande épreuve pour que leur foi ne sombre pas.
Dans ce contexte, ces chapitres ont du poids, car Jésus sait que sa fin est proche. Son désir est de **transmettre ce qui Lui tient le plus à cœur et qui constitue le sens profond de sa vie**. Jésus n'a abandonné personne et Il a promis de rester en communion avec nous.
La vie en Christ n'est pas hors-sol ni éthérée. Dans ce passage Jésus commence et termine son propos par une double référence à ses commandements qu'Il invite à garder. Comme vous le savez, dans le premier testament, le respect des commandements de la Torah manifeste l'amour du croyant pour Dieu, désormais, le respect de l'ensemble des instructions données par Jésus, son testament, manifestera concrètement l'amour des disciples pour Lui et leur engagement à sa suite. **Ses commandements, Il les confie à ses disciples.**

A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples :
« Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements.
Dans cette séquence, Jésus confie à ses disciples son testament, ses recommandations constitués de paroles et d'actes. Au cours de ce dernier repas, Il se lève de table, noue un linge à sa ceinture et lave les pieds de ses disciples. A la suite de quoi, Il leur pose cette question : **Comprenez-vous ce que je viens de faire ?** Vous m'appelez Maître et Seigneur et je le suis, si j'ai fait cela, c'est pour qu'à votre tour, vous en fassiez autant entre vous.
Ce geste est un acte d'amour qui place la Charité au cœur des relations entre disciples. Il continue : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. A ceci le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. Vous en conviendrez, il n'y a pas plus simple et cependant rien n'est plus difficile que d'apprendre à vivre comme Lui, plus encore à aimer comme Il aime. Dans son testament Jésus nous dit en quelque sorte que si nous tenons à Lui et bien nous garderons ce qui fut le plus important dans sa vie : ses gestes qui jusqu'au bout viennent incarner et manifester sa Charité. Il nous demande d'en faire autant. **Il nous appartiendra d'inventer les nôtres et pour cela nous ne resterons pas orphelins**.
Si vous m'aimez : personne ne vous y oblige, du conditionnel, sans obligation mais un constat, de ses choix dépendent les conséquences. D'ailleurs, comment pourrait-on convaincre une personne d'en aimer une autre ? Dans ce domaine pourtant, nous savons par expérience

que les moyens sont nombreux pour convaincre quelqu'un de faire ce que l'on veut. Diplomatie, cadeau, mensonge, manipulation : la vérité n'est pas toujours au rendez-vous de nos rencontres et du but recherché. Jésus cherche notre liberté, rien de moins, au point de la solliciter, sans chercher à convaincre. **Jésus est chaste en maintenant une proximité qui n'emprisonne pas et une distance qui procure de l'espace**. De cette façon nous pourrons comprendre l'esprit de ses consignes et de ce commandement nouveau qu'Il donne aux disciples qui croient en Lui. Cette formule conditionnelle ouvre un espace de liberté pour celui qui entend l'invitation avec la possibilité d'aller plus loin, plus avant dans cette rencontre possible qui dépend aussi de nous, comme toute relation d'alliance.
Si vous m'aimez vous vous souviendrez de ce que j'ai fait et vous croirez en la parole de mes témoins. A travers eux, je vous confie mes paroles et mes actes, mon histoire et le sens que j'ai donné à ma vie. Gardez ses commandements, c'est **prendre au sérieux** ce qui est important dans la vie de Jésus, **l'exemple qu'Il nous donne afin que nous puissions inspirer notre vie de la sienne**. Il confie sa vie, ses commandements, son exemple pour que son action inspire la nôtre. **Son commandement est celui de la Charité : apprendre à aimer comme Il aime.**

Moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous : l'Esprit de vérité, lui que le monde ne peut recevoir, car il ne le voit pas et ne le connaît pas ; vous, vous le connaissez, car il demeure auprès de vous, et il sera en vous.
L'autre Défenseur qui lui succédera est l'Esprit de vérité. **Jésus prie le Père pour nous** et Il sait que c'est difficile d'apprendre à aimer pour de vrai et d'en poser des actes au jour le jour. **Personne ne parvient seul à vivre la Charité**. Le Défenseur gardera sauve en nous l'intention d'aimer et Il contribuera à la traduire de façon concrète dans des gestes et des attitudes. Décider de tendre l'autre joue pourra devenir une réalité, en répondant autrement à l'offense que par l'offense. En recherchent le bien plutôt que d'entrer dans le cycle de violence. Ce don que Jésus promet est quelqu'un que le monde ne peut recevoir. Nous connaissons le Défenseur, l'Esprit de vérité demeure en nous.
Comment se manifeste-t-il ce don promis par Jésus et que le Père enverra ?
L'huile parfumée du Saint Chrême, pénètre ce qu'elle touche et imbibe en profondeur. Elle est la matière qui sert à manifester le don de l'Esprit Saint. **Celui qui reçoit cette onction dans la foi est marqué pour la vie d'une relation personnelle avec le Saint Esprit**. Troisième personne de la Trinité, **Il est celui qui dans sa force a relevé le Christ de la mort**. Au commencement, Il planait sur les eaux. Par Lui, le Verbe prit chair dans le sein de la Vierge Marie. Il réalise la communion par le jeu subtil des différences. L'Esprit de vérité provoque en nous le meilleur de nous et nous entraîne à l'exprimer dans le don aux autres. Il aide aux processus de pardon et de réconciliation. Sa façon de faire est discrète et efficace. Il peut agir dans un cœur qui apprend à le reconnaître pour l'écouter. Il facilite les prises de décisions courageuses qui ne font pas de bruit et changent le monde. Il ne peut agir dans un cœur ambitieux à l'égo surdimensionné car Il abaisse les puissants et élève les humbles.
En Actes 5, devant le Conseil suprême alors qu'il est interdit aux Apôtres d'enseigner le nom de Jésus, Pierre déclare qu'il est préférable d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et il poursuit en précisant que l'Esprit Saint est donné à ceux qui lui obéissent. L'obéissance intérieure est cette disposition qui permet à l'Esprit d'être là et d'agir en nous, Il nous communique ses dons et nous inspire les attitudes qui conviennent pour incarner l'Evangile. Ainsi, à sa manière, Il nous transforme et nous sanctifie. **Il est la personne qui nous inspire un style de vie qui ressemble à celui du Christ et qui consiste à aimer en prenant soin de soi et des autres**. Il rend audacieux celui qui l'écoute au point de tendre l'autre joue en réponse à une offense. Il casse les cycles de la vengeance et de la surenchère verbale, physique et médiatique.

A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, Il remet entre nos mains ce qui fut l'essentiel de sa vie, ce qui Lui tient à cœur et constitue sa mission. **Le Défenseur est quelqu'un qui inspire notre agir en faveur d'un monde nouveau**. Il est la boussole intérieure.

Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviens vers vous. D'ici peu de temps, le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez vivant, et vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous reconnaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et moi en vous. Celui qui reçoit mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; moi aussi, je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. »
Comme son Père, Jésus tient ses promesses. **Son départ prochain n'est pas un abandon**. L'Esprit de Vérité nous fera souvenir de tout ce qu'Il nous a dit, de notre origine. L'orphelin est sans racines. Nous avons besoin de connaître nos origines, d'être reconnus. Pour pouvoir ensuite **construire sa vie et son histoire**, l'orphelin a besoin d'être défendu et qu'on lui dise la vérité sur son histoire. Jésus annonce qu'Il nous envoie un Défenseur, l'Esprit de vérité qui sera pour toujours avec nous. Ici encore, la perte future de Jésus sur la Croix trouve une issue dans cette promesse. **L'Esprit de vérité actualise pour aujourd'hui ce que Jésus a fait au cours de son histoire**. Il nous rend contemporain de cette histoire pour en saisir l'origine et le sens.

En ce jour-là, vous reconnaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et moi en vous. Celui qui reçoit mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; moi aussi, je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. »
L'Esprit Saint conduit notre marche dans la vérité des mystères de Dieu et de l'homme. Il approfondit le sens de la communion avec Dieu et entre nous. **Il donne la possibilité d'ouvrir des cercles vertueux capables de construire le royaume de Dieu en transformant nos relations par des œuvres de miséricorde**. Notre vie est en Dieu, l'Esprit nous associe à la vie du Père et du Fils. Ceux qui reçoivent ses commandements en saisissent le sens, leur vie en est transformée. Car désormais, c'est par la foi vivante en ce qu'Il a dit et fait que le Christ sera perçu et qu'Il continuera son œuvre dans l'Église et dans le monde. Si nous le désirons, le Défenseur contribue à faire de notre vie un : je t'aime.

Ce temps de jeûne communautaire nous aura aidé à approfondir ce lien singulier qui nous unit au Christ et à son testament. Il est le Messie et l'Esprit de vérité actualise au présent ce que Jésus a offert une fois pour toute par le don généreux de son existence. L'Esprit de vérité entraine notre marche à la suite du Christ et permet de discerner sa présence dans la vie.

Début juin, nous pourrons à nouveau organiser le culte et la pastorale liés aux rassemblements. Dès que le gouvernement aura précisé les modalités pratiques à observer, je vous informerai des décisions mises en œuvre sur notre ensemble pastoral.
Forts de cette espérance, je vous assure de ma prière fraternelle et me confie à la vôtre.

+ Christophe Purgu,
Curé de l'Ensemble pastoral St Barnabé.

▪ Le jardin, une conception du monde

Manifestation de la puissance politique et religieuse, ou contestation de l'ordre établi, le jardin exprime des visions politiques et religieuses du monde différentes.

Entretien avec Jean-Robert Pitte, géographe, président de la Société de géographie, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et des morales, auteur de Histoire du paysage français de la préhistoire à nos jours (Tallandier).

Notre vision du jardin n'est-elle pas ancrée dans celle du Jardin d'Éden ?

Jean-Robert Pitte : Le mot jardin vient du bas latin gardinium, « jardin enclos ». Le cloître monastique en est l'archétype. C'est un espace fermé, sans point de vue sur le lointain. La nature y est ordonnée pour que le regard monte vers le ciel, pour que la prière s'élève vers Dieu.

Les Arabes ont introduit l'art des jardins orientaux (Empire byzantin, Perse) en Espagne. Dans sa maîtrise de la nature, le jardin musulman se veut prière à Dieu et paradis des sens. Universellement, le jardin signifie à la fois l'enclos et le paradis.

Autour de 10 000 ans av. J.-C., la Mésopotamie invente l'agriculture et domestique l'animal. Dans ce contexte naissent les religions du croissant fertile qui considèrent que l'homme est supérieur au règne minéral, végétal et animal. Le jardin est le signe de la domestication de la nature, c'est-à-dire de l'environnement humain.

Dans le livre de la Genèse, Dieu place Adam et Ève dans le jardin d'Éden et leur confie toute la Création sauf l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Mais, quand l'homme se met à jouer sa propre carte de manière arrogante, Dieu le chasse.

Le mythe du jardin d'Éden, c'est le rêve d'une harmonie parfaite entre l'homme et l'environnement, qui est inscrit au fond de nous-mêmes. Sous le regard de Dieu si l'on est croyant !

La religion a donc un réel impact sur l'environnement ?

Le christianisme s'inscrit dans cette tradition. La conception romaine de l'ordre du monde était proche de celle des chrétiens : l'homme domine la nature. Pour bien comprendre l'évolution du jardin en Europe, il faut repartir du limes, ce mur qui limitait l'Empire romain.

Au sud c'était la romanisation, tous les peuples influencés par la christianisation : les Latins, les Celtes, les Gaulois et les habitants des îles britanniques. Au nord, les barbares (germaniques et slaves) tardivement influencés par le christianisme.

De part et d'autre du limes, les peuples ont imaginé différentes versions du christianisme en intégrant leurs croyances antérieures. Il en résulte deux conceptions du jardin. D'un côté l'aménagement du territoire est basé sur la maîtrise de la nature, à l'image de l'ordre politique romain très organisé. De l'autre, la voie du christianisme d'où naîtra la Réforme s'est superposée aux mythes germaniques qui vénèrent la nature.

Comment les jardins ont-ils évolué au cours des siècles ?

Les jardins suspendus de Babylone offerts à la reine Sémiramis par son époux Nabuchodonosor (VIe siècle av. J.-C.), étaient considérés par les Anciens comme une de sept merveilles du monde. La luxuriance des fleurs et des arbres cultivés en terrasses donnait l'impression qu'ils flottaient au-dessus du sol. Chez les Romains, le jardin est l'occasion de manifester sa puissance comme on peut le voir à Tivoli, dans le jardin de l'empereur Hadrien. La nature est domestiquée, au service du pouvoir politique et religieux, car l'empereur est un dieu. Au Moyen Âge, le cloître monastique, descendant de l'atrium romain, s'orne de carrés gazonnés. Sources de vie, les fontaines ou les puits occupent à l'intersection des allées une place de choix. La nature y est aussi maîtrisée : on y plante des simples pour leur parfum et leurs vertus médicinales. Les herbes qui guérissent ont une fonction religieuse.

Avec les châteaux de la Renaissance, le jardin change-t-il de statut ?

Au XVIe siècle, la découverte de la perspective par l'architecte florentin Filippo Brunelleschi permet la continuité visuelle du jardin, jusqu'alors replié sur lui-même. Le château est peu à peu enveloppé par le jardin, pour la vue autant et même plus que pour la vie. L'art des proportions et la symétrie s'imposent : les arbres sont taillés au cordeau et les buis en volutes. Le jardin devient le territoire des architectes. La villa Médicis, les jardins Boboli ou ceux du cardinal Hippolyte d'Este (Tivoli) sont de véritables théâtres de verdure, où la domination sur la nature s'exprime aussi par la maîtrise de l'eau.

Dans la touffeur de l'été, les innombrables fontaines de la villa d'Este créent de la fraîcheur et défient les lois de la pesanteur ! La religion reste omniprésente : quand les rois de la Renaissance ou le cardinal d'Este maîtrisent la nature, c'est leur pouvoir qu'ils mettent en scène, mais cela reste en même temps un hommage à Dieu, car ils sont les gardiens de la foi, les protecteurs de l'Église.

À Versailles, la perspective axiale est-ouest des jardins, inspirée par la course du soleil, procède de la même volonté politico-religieuse. Pour exprimer sa puissance, son amour de la France et de Dieu, Louis XIV « ordonne » la nature au point de faire pousser des orangers dans un XVIIe siècle glacial. Le jardin prend une autre dimension avec des murs de verdure et des pièces (bosquets).

Dans le tracé du jardinier Le Nôtre (et du Roi !), la symétrie et la perspective s'imposent avec les haies, cônes, ifs et autres topiaires, permettant de subtils jeux d'ombre. La fierté du « Roi-Jardinier » est telle qu'il rédige en 1689 La manière de montrer les jardins de Versailles où il établit l'ordonnancement du parcours cherchant à mettre en valeur les jeux des perspectives et l'art des fontaines.

Vous parliez de deux formes de culture chrétienne au sud et au nord du limes. Quel est leur point de rupture ?

La Réforme qui a surgi au XVIe siècle dans le nord de l'Europe a eu un impact décisif sur la façon dont on considère la nature et met en question la domination de l'homme. Avec l'abandon des sacrements (sauf le baptême), le lien direct avec Dieu par l'intermédiaire d'un prêtre n'existe plus. La nature devient alors un lieu privilégié pour entrer en contact avec Dieu, d'où l'importance accordée par les protestants au monde minéral, animal, végétal. En Suisse, cela va même aujourd'hui jusqu'à des lois qui interdisent de cueillir les fleurs au bord des routes. Pour un calviniste convaincu, la nature c'est presque Dieu ! Quand le naturaliste Horace-Bénédict de Saussure, contemporain de Rousseau, arpente les Alpes, il admire la création de Dieu. Alors que quand saint François invoque notre sœur la lune, ce n'est pas la lune qu'il admire, c'est Dieu, qui l'a créée.

L'Europe connaît au XVIIIe siècle une crise de la foi. Ce doute religieux s'insinue jusque dans les jardins. Quand l'Angleterre bascule dans « la Glorieuse Révolution » qui lui fait changer de dynastie, les jardins suivent le mouvement et le jardin paysager devient l'expression de cette liberté nouvelle. Celle-ci gagne la France. Les jardins se libèrent du règne autoritaire de l'équerre et du cordeau. A Bagatelle ou au Trianon, c'est l'inspiration de la campagne anglaise qui domine avec un jardin où la main de l'homme semble absente, où la ligne droite est bannie. La peinture et la littérature en font l'éloge.

La fascination de nos contemporains pour le jardin en est l'héritage ?

L'amour immodéré de la nature et l'écologie militante qui peut en résulter ont pour origine les pays réformés d'Europe du nord. La vogue des jardins potagers citadins ou des jardins partagés vient de New York et Berlin. Jusqu'à une date récente, le végétal obéissait à la main du jardinier qui elle-même était guidée par un pouvoir plus élevé. Mais depuis les années 1970, les paysagistes ont à cœur de préserver cette nature qu'ils croient intouchée, jugent précieuse, non indéfiniment renouvelable, donc épuisable. L'homme est garant de cette richesse jugée fragile, ce qu'en réalité elle n'est pas.

Notre époque fantasme sur la nature dite sauvage, comme la forêt primaire, vierge de toute pénétration humaine. Or, la forêt primaire n'existe plus depuis très longtemps. Même la forêt amazonienne a subi des transformations. Ce respect immodéré de la nature a influencé l'ensemble de la planète. Il s'impose au point que tout esprit critique à ce sujet est suspect. On arrive parfois à avoir plus de considération pour la nature que pour l'humanité !

Il est important de montrer qu'il y a des facteurs culturels derrière cette mode, afin de garder un peu de distance. L'admiration pour la nature ne doit pas être une admiration béate de quelque chose qui, en soi, n'a pas de valeur positive ou négative. À mon sens, la seule partie de la Création qui possède des droits, c'est l'humanité.

Les règnes animal, végétal et minéral lui sont soumis. C'est à l'humanité d'être assez sage dans les usages qu'elle en fait pour que les générations futures puissent continuer à vivre sur terre et si possible mieux qu'hier.

Recueilli par Evelyne Montigny

▪ Prier les psaumes,

«Un commencement de lumière» dans l'épreuve de la maladie.

La maladie, avec son cortège de souffrances, est l'un des thèmes récurrents des 150 psaumes. Faire siens les mots prononcés depuis des siècles dans la prière par des générations de croyants, et par le Christ lui-même, c'est s'engager sur un chemin de guérison, comme nous l'explique le frère François Cassingena-Trévedy, moine de l'abbaye Saint-Martin de Ligugé, en France.

«Sauve-moi, mon Dieu: les eaux montent jusqu'à ma gorge!» (Ps 68).
Par le cri du psalmiste est exprimée en peu de mots la suffocation du malade à bout de forces, comme pris au piège dans les griffes de la souffrance. Les textes sacrés que sont les psaumes n'ont rien de poèmes éthérés ou mièvres ; ils sont comme une matière vivante, qui, par le réalisme et la précision des mots, inspirés par l'Esprit-Saint, agit dans le cœur de celui qui les prie, le rejoint tel un compagnon de route, pour le conduire vers un horizon où se dessine le visage de Dieu.
À l'heure où le confinement nous ouvre toutes grandes les portes de la prière, il peut être bon de se (re)plonger dans le psautier, que l'on soit malade ou que l'on soit simplement désireux de se faire proche de ceux qui souffrent. La guérison ne dépend pas de soi, mais en demander la grâce va de pair avec l'aveu de ses péchés face au Père miséricordieux. L'espérance de la rédemption perce alors comme un rai de lumière dans l'obscurité du mal: ***«Les pauvres l'ont vu, ils sont en fête: «Vie et joie, à vous qui cherchez Dieu !» / Car le Seigneur écoute les humbles, Il n'oublie pas les siens emprisonnés !»*** (Ps 68). Pour nous guider, laissons la parole à frère François Cassingena-Trévedy, moine à l'abbaye bénédictine Saint-Martin de Ligugé, dans la Vienne, en France. Il nous explique d'abord ce que les psaumes disent de la maladie.
C'est frappant quand on lit le psautier de voir dans l'expérience du psalmiste – qui reste toujours anonyme d'ailleurs, on ne sait pas toujours qui c'est, David ou Salomon – que c'est souvent un malade qui parle, avec l'ambiguïté de cette maladie: est-elle physique, est-elle spirituelle ? Elle souvent liée au péché, on voit souvent l'évocation du péché dans un langage de maladie. En tous cas, la maladie est l'une des expériences fondamentales du psautier, d'un point de vue anthropologique et d'un point de vue théologique, spirituel. Le psalmiste décrit la maladie, dans ses membres, dans la fièvre, dans ses os… Ce sont souvent des situations dramatiques. Et dans un même psaume, cela peut arriver qu'on traverse la maladie et qu'on arrive à la guérison, et à l'action de grâces, à l'explosion de la vie, de la joie: il y a des psaumes qui traversent toute cette gamme. En tous cas, comme la persécution, comme l'encerclement par des ennemis – il y a aussi beaucoup d'ennemis dans les psaumes – la maladie est là. La maladie est vraiment assumée par la Parole de Dieu et par le psautier comme un lieu théologique, comme un lieu d'expérience spirituelle, comme un lieu de cris, de demande, un lieu dans lequel l'homme s'exprime face à Dieu.

- **Est-ce que le psalmiste trouve une réponse à ce cri ?**

Oui, il la trouve. Déjà, je dirai qu'il trouve une réponse dans son cri lui-même. C'est une dimension générale des psaumes, les psaumes contiennent beaucoup de cris: des cris de joie, de détresse, de révolte, des cris de vengeance… On a les cris les plus fondamentaux de l'humanité. Et aussi des cris de détresse qui viennent de la maladie. Mais déjà, pouvoir crier vers Dieu – ***«J'ai crié vers toi»*** - c'est déjà un commencement de lumière. Le cri, l'expression, la parole… La parole osée, la parole proférée, est déjà un commencement de guérison. On guérit par la parole. Et pouvoir crier vers Dieu, c'est déjà s'engager sur un chemin de conversion, de guérison, de lumière.

- **Pourquoi ces psaumes qui parlent de maladie peuvent-ils aussi être notre cri dans l'épreuve que nous traversons aujourd'hui ?**

Les psaumes sont des universaux depuis plus de 2000 ans, et par leur simplicité, par leur honnêteté – les psaumes ne sont pas simplement de beaux poèmes bien léchés ou convenables, il y a une vitalité dans les psaumes, une immédiateté – c'est un exutoire. Les psaumes parlent du corps avec un grand réalisme – la fièvre, «qui pénètre les os» - ce n'est pas du tout une religion à l'eau de rose ou lointaine, c'est vraiment le corps qui parle dans les psaumes, et ça, ça fait du bien. Nous pouvons nous engouffrer dans ce «gueuloir» si j'ose dire, pour reprendre une image de Flaubert, dans ce «gueuloir» des psaumes, pour pouvoir dire notre détresse, dire notre maladie, et dire celle des autres, bien sûr, parce que dans la communion des saints, dans la solidarité du Corps du Christ que nous sommes, nous pouvons prier et crier pour les autres, qui n'ont peut-être pas la force, qui n'ont peut-être pas les mots, qui n'ont pas le temps… Mais nous pouvons le faire à leur place, puisque nous sommes les cellules de ce Corps du Christ qui sont solidaires les unes des autres.

- **Et lorsque la guérison est évoquée, qu'est-ce qui est guéri ?**

C'est le cœur qui est guéri. Ce qui est restauré, c'est la confiance avec le Seigneur, je sais qu'Il est là – *«Je suis avec lui dans son épreuve» comme* dit le psaume 90, qui du reste est un des psaumes importants du Carême. *«Je suis avec lui dans son épreuve»*: il y a une présence de Dieu qui se manifeste, pas seulement après, mais au cœur même de l'épreuve, et Il est là avec nous, il y habite. Et c'est une bonne nouvelle.

- **Ces psaumes, finalement, nous révèlent un visage de Dieu. Quel est ce visage ?**

Ce visage de Dieu est celui d'un Dieu souffrant lui-même. Ces psaumes de maladie, de souffrance, sont des psaumes profondément christologiques, qui parlent du Christ. Je pense au psaume 22 par exemple, qui est très utilisé pendant la Semaine Sainte: *«Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ?»*, c'est une parole que peut dire un malade. Ces psaumes ont été priés par le Christ. Le Christ les a donc lui-même assumés, les a passés sur ses lèvres, et je dirais les a «vérifiés» en lui-même. Et cela, c'est pour nous une force dans cette solidarité que nous avons avec Lui.

- **Cette bénédiction du Seigneur, est-elle possible quand on est malade ?**

  J'aimerais vous citer le psaume 102: *«Béni le Seigneur, ô mon âme, n'oublie aucun de ses bienfaits ; car il pardonne toutes tes offenses, et te guérit de toute maladie»*.

Oui, je pense qu'elle possible, parce que notre foi est paradoxale. L'expérience chrétienne est paradoxale, de mort et de vie, de vie au milieu de la mort, de salut au milieu de la maladie… tout cela traversé dans une expérience pascale. La mort et la vie sont inextricables d'une certaine manière. Ce n'est pas simplement après, mais c'est au milieu même. Et effectivement, ***«il me guérit de toute maladie»***, et la maladie la plus grave serait d'être séparé, de s'être séparé du Seigneur et de ne pas Lui tenir la main, la rupture de parole avec Lui. Mais pouvoir Lui parler, et pouvoir parler avec des paroles qu'Il nous a données, cette parole déjà nous guérit.

- **Comment s'y prendre ?**

  À ceux qui aujourd'hui cherchent du sens à ce que l'on vit, à ceux qui sont seuls, qui souffrent, quels psaumes conseilleriez-vous pour commencer ?

S'ils ont déjà une familiarité avec le psautier, qu'ils reprennent des psaumes qu'ils aiment. Ou alors qu'ils le parcourent déjà par la récitation de la liturgie des heures, qui est possible pour tous les chrétiens, pas seulement pour les prêtres ou les religieux. Se familiariser avec cette liturgie des heures qui souvent met sur nos lèvres des paroles qui tombent tellement bien ! Après cela, il y aussi, bien sûr, des psaumes qui parlent davantage de maladie: les psaumes 68, 102, 21, 50, 38, le psaume 39, le psaume 87… voilà des lieux importants. Traverser le psautier tout entier comme un lieu d'expérience humaine.

▪ Pourquoi Mai est le mois de Marie ?

Pourquoi le mois de mai est-il appelé mois de Marie ?

La dédicace d'un mois à une dévotion particulière est une forme de piété populaire dont on ne trouve guère l'usage avant le XVIIIème siècle. Ainsi dix fêtes marquantes du calendrier ont donné une teinte particulière à tous les jours du mois concerné, sauf février et avril
Janvier est le mois du Saint Nom de Jésus depuis 1902 ; mars, le mois de Saint Joseph, depuis 1855 ; mai, mois de Marie est le plus ancien et le plus connu des mois consacrés, officiellement depuis 1724 ; juin, le mois du Sacré-Cœur depuis 1873 ; juillet, le mois du Précieux Sang depuis 1850 ; août, le mois du Cœur Immaculé de Marie ; septembre, le mois de Notre Dame des Douleurs depuis 1857 ; octobre, le mois du Rosaire depuis 1868 ; novembre, le mois des Âmes du Purgatoire depuis 1888 ; décembre, le mois de l'Immaculée Conception. Cela fait cinq mois de l'année consacrés à la piété mariale

Cette consécration est née à Rome. La promotion du mois de Marie doit beaucoup aux Jésuites. Au XIIIe siècle, le roi de Castille avait déjà associé dans son chant la beauté de Marie et le mois de mai. Au siècle suivant, mai étant le mois des fleurs, un dominicain avait l'habitude de tresser des couronnes pour les offrir à la Vierge le 1er mai. Au XVIème siècle, St Philippe Néri exhortait les jeunes gens à manifester un culte particulier à Marie pendant le mois de mai.

Marie n'est pas le terme de la prière, elle en est l'occasion. C'est parce qu'il se termine par la fête de la Visitation, que le mois de mai nous invite à nous rapprocher de Marie pour la prier, la chanter et nous confier à sa médiation. Quand j'étais enfant, nous nous réunissions tous les soirs du mois de mai, à l'église, vers 17h, pour dire le chapelet près d'une statue de la Vierge que nous avions ornée de fleurs.

Selon le missel Marial, Marie n'est pas le terme de la prière, elle en est l'occasion. C'est Dieu qui est loué pour le Salut accompli par son Fils, auquel Marie est associée par grâce. La plupart des représentations de Marie sont des Vierges à l'Enfant, car quand nous prions Marie, nous lui disons comme dans le cantique : « Donne-nous ton Fils ».

Pour moi, on a amplifié la place de Marie entre Jésus et nous, à partir d'une méditation des noces de Cana : à Cana, elle nous dit « Faites tout ce qu'Il vous dira», nous invitant à imiter son Fils. Réciproquement, beaucoup de «Je vous salue Marie » sont accompagnés d'une intention de prière car nous avons confiance en Marie pour porter nos suppliques au Seigneur. « Marie, prends nos prières, présente-les à Jésus. »

Geneviève Gaborieau,
de l'équipe diocésaine de la Formation et de la Vie Spirituelle en Vendée

▪ KTO : la Foi prise au Mot.

Après avoir vu les trois évangiles de Matthieu, Marc et Luc proposés par la liturgie année après année, nous terminons par l´évangile qui est lu pour les grandes fêtes : celui de Jean. Cela sera pour nous l´occasion de faire le point sur ce texte : qui l´a écrit ? Comment est-il composé ? Quelle est sa théologie ? C´est donc une émission pour entrer dans la lecture que je vous propose en compagnie de mes deux invités : le père Luc Devillers, dominicain, qui enseigne l'exégèse du Nouveau Testament à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, en particulier les écrits johanniques, et le père Yves Simoëns, jésuite, professeur d'exégèse biblique, qui enseigne l'Écriture Sainte aux facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres) et à l'Institut Biblique Pontifical de Rome, où il est intervient sur saint Jean.

YouTube : https://www.youtube.com/watch?v=_3CoQ4qD-Rk

✓ **Inscrivez-vous sur : infoparoisses12.com**